

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
DE QUÉBEC

SOMMAIRE

Apostolat de la prière, 642. — Chronique 642. — Le suffrage universel, 645. — La prononciation du latin, 646. — L'administration espagnole à Cuba, 646. — A Ste-Marie in Monticelli, 647. — Un couvent aristocratique, 648. — Bibliographie, 649. — Jacques Balmès, 650. — Saint-Antoine de Padoue, 656. — Memento hebdomadaire, 656.



S. G. Mgr BÉGIN, Archevêque de Québec.
Ad multos annos!

Apostolat de la prière

PRIÈRE QUOTIDIENNE DURANT LE MOIS DE JUIN

Divin Cœur de Jésus, je vous offre, par le Cœur immaculé de Marie, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses, et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, afin que nous aimions de plus en plus le Cœur de Jésus vivant, priant et s'immolant dans la sainte Eucharistie.

RÉSOLUTION APOSTOLIQUE: Propager le culte de la sainte Eucharistie.

Chronique

L'Italie passe par une crise économique et financière qui va probablement faire sauter la monarchie. Les émeutes se propagent d'un bout de l'Italie à l'autre; dans plusieurs provinces la loi martiale est proclamée, et à tout instant des multitudes déguenillées et demandant du pain, en viennent aux prises avec les troupes.

L'heure de la banqueroute du royaume italien, que les Piémontais ont créé sous les prétextes et avec les moyens dont les Etats-Unis se servent en ce moment contre l'Espagne, approche rapidement. La république succédera à la monarchie qui, dans les intentions des révolutionnaires italiens, n'a jamais été qu'un pont qu'il fallait absolument traverser, quitte à le faire crouler ensuite.

L'unité devait faire de l'Italie un paradis terrestre, elle n'a réussi qu'à rendre sa population la plus misérable peut-être du monde entier. Mais ce qui amuse, c'est que plusieurs des générations qui ont pris fait et cause pour la Révolution, ne sont pas encore disparues et ne peuvent échapper à la rétribution.

Comme preuve que nous n'exagérons rien, nous allons citer les écrits récents, non pas de journalistes catholiques, mais libéraux. "Il n'y a pas en Europe, dit le *Mattino* de Naples, une ville, même de second ordre, aussi dégradée, aussi ruinée que celle de Naples. On dirait qu'elle est devenue depuis plusieurs années plus sauvage encore, plus sale, plus fétide, plus ennuyeuse, plus vide de toute joie et de toute vie.

“ Les habitants qui avaient jadis la réputation d'une population agréable, qu'aucune misère ne tourmentait, ont pris un aspect mélancolique, apathique. Les mendiants, dont le nombre s'est multiplié comme celui des insectes dans un lieu sale, sont devenus impertinents, agressifs, presque menaçants. Les cochers, dont la corporation paraît avoir rassemblé toute la canaille du monde, ont plutôt l'air de sauvages et de brigands que d'honnêtes automédons.

“ La ville, devenue presqu'inhabitable, privée des commodités de la vie, si nécessaires dans les grandes améliorations modernes, est pour ainsi dire odieuse à ses habitants eux-mêmes, qui ne se résignent pas à payer plus de taxes communales et d'impôts que les autres Italiens, et cela pour vivre dans un pays sur lequel la mort plane, où aucune activité humaine ne semble possible, où l'on ne peut plus ni travailler ni se récréer, où tout est désorganisé, tout est provisoire, tout est cher et tout est mauvais.”

Il importe de le remarquer encore une fois, l'auteur de cette description trop réelle, n'est pas un ancien monarchiste, un catholique pur, mais un ami de Crispi, le publiciste libéral Scarioglio. Il serait difficile maintenant de dire, sans se faire siffler : voir Naples, et mourir ! Que cette ville doit regretter les beaux jours qu'elle a vus sous la monarchie des Deux-Siciles ! Malheureusement, elle a été l'artisan de sa propre dégradation.

Le *Corriere Toscano*, journal libéral, écrit de son côté :

“ Il y a vingt-huit ans que nous avons conquis, avec Rome, l'unité de la patrie : et qu'avons-nous fait pour nous rendre dignes de cet héritage de nos pères ? La seule tentative de renouvellement économique a été cette monstrueuse entreprise des constructions qui a ruiné la “ capitale ” pour un siècle. Et cette entreprise elle-même est une manifestation caractéristique de notre tempérament d'hôtes de passage et de gens faisant la fête. Nous avons pensé à construire des baraques à Rome, et ni le gouvernement ni l'initiative privée n'a songé à élever une cabane dans la solitude de la campagne romaine ; personne n'a tenté de bonifier un hectare de terrain inculte.

“ Les capitaux manquent ; nous sommes pauvres. Cela est vrai, douloureusement vrai. Mais quand on pense que l'Afrique à elle seule nous a coûté *cinq cents millions* et le mépris frémissant de nous-mêmes ; quand on pense que tous les monuments

que la sentimentalité italienne a érigés à Garibaldi et à Victor Emmanuel ont alourdi de plusieurs centaines de millions les budgets des communes italiennes; quand on pense que vingt ans après sa mort, le Roi Libérateur n'a pas encore un monument dans la capitale de l'Italie, parce que pour ce monument nous avons voulu dépenser les millions qui auraient suffi à féconder un grand nombre des vastes terrains non ensemencés de la péninsule, il y a lieu de se demander si le secours des capitaux étrangers qui viennent spéculer sur notre misère (pour la bonification de la campagne romaine) n'est pas non seulement une insulte à notre misère, mais un sévère avertissement à la légèreté, à l'imprévoyance italienne."

Un autre journal italien libéral, la *Gazzetta provinciale di Bergamo*, écrivait aussi il y a quelques semaines :

"Il importe de décider ce que nous entendons faire de nous-mêmes, de cette Italie qui, il faut bien le reconnaître, est extrêmement misérable. Elle ne trouve plus le moyen de se nourrir et de se vêtir, et se trouve dans la nécessité, si vraiment elle doit voir son relèvement, de s'appliquer à quelque besogne utile, de se donner un caractère, une physionomie, une profession, un métier, — qui ne peut consister uniquement à faire des commémorations, à élever des monuments, à organiser des expositions, à tenir des congrès."

Franchement, nous ne pensions pas que la débâcle italienne se produirait sitôt. Ce n'est pas souvent que les faits viennent démontrer aussi vite la justesse de certaines prévisions, ou plutôt que la malédiction de Dieu se manifeste aussi promptement.

Après quarante années d'existence, les Italianissimes ne savent pas encore ce qu'ils doivent faire de ce royaume édifié par la truelle maçonnique. Il faut avouer que cet embarras ne manque pas d'être comique, et prouve que tous ces faiseurs n'ont été que des comédiens.

Nous venons de dire que la fondation du royaume actuel de l'Italie est l'œuvre de la franc-maçonnerie. La citation suivante, empruntée à l'*Osservatore romano*, en est la preuve incontestable.

"Bien des gens, s'arrêtant aux apparences extérieures des choses et aux déclarations officielles du libéralisme, ne voient pas combien était vrai, et doit le paraître de plus en plus, le présage du roi Victor-Emmanuel quand, en mettant le pied sur

le sol de Rome conquise, il disait : *Nous irons jusqu'au fond.* (Andremo al fondo).

“ Le Roi eut en ce moment l'intuition de ce fait : que ce n'était pas la monarchie de Savoie qui avait passé par la brèche de la Porta Pia, mais que c'était la franc-maçonnerie cosmopolite qui s'était introduite dans la Ville Eternelle. Le sceptre et la couronne du monarque dissimulaient le triangle et le marteau du franc-maçon, pendant que le drapeau tricolore italien couvrait l'étendard vert de la Maçonnerie qui maintenant se déploie librement dans ses rues et sur ses places. La couleur de l'étendard maçonnique, qui est celle de l'étendard musulman, démontre — ce que disait déjà le général Lamoricière — que les francs-maçons sont les musulmans de notre époque.

“ Nous supplions, non seulement les catholiques, mais tous les hommes de bon sens, qui ont la foi chrétienne et qui tiennent au maintien de l'ordre, de considérer attentivement et avec impartialité la vraie substance des choses et des faits ; et ils ne peuvent manquer de voir clairement que la troisième Rome n'est pas italienne, mais essentiellement maçonnique.

“ Cela les aidera à comprendre la lutte gigantesque qui se livre en ce moment à Rome entre l'Eglise catholique et la franc-maçonnerie cosmopolite, ce terrible duel engagé entre “ les deux institutions organisées et vraiment fortes qui existent aujourd'hui dans le monde, ” disait lord Beaconsfield au Parlement anglais : “ l'Eglise et la Maçonnerie. ”

28 mai 1898.

Le suffrage universel

“ Les faits démontrent que le suffrage universel, toutes les fois qu'il a été mis en œuvre, s'est montré extrêmement funeste à l'existence des nations. . . En Belgique, il n'y a qu'une voix pour déplorer l'abaissement du niveau parlementaire amené par l'introduction du suffrage universel. . . En France, il a produit un abaissement considérable, indéniable. . . En Amérique également, les résultats sont désastreux : le suffrage universel a jeté le désordre dans presque tous les rouages de la grande république ” (1).

(1) Osservatore romano.

La Prononciation du latin

La *Revue ecclésiastique* fait, sur cet important sujet, les remarques suivantes :

“ Il y aurait, la chose paraît évidente et généralement admise, un grand avantage d'adopter *l'unité de prononciation* dans l'unité de *langage* .

“ Est-il moins clair que la prononciation *romaine* soit celle qu'il conviendrait d'adopter ? Elle se rapproche plus que toute autre de la prononciation antique du latin, resté jusqu'au moyen-âge dans la Péninsule à l'état de langue usuelle, et dont l'italien peut être regardé comme un dialecte.

“ De plus, Rome est le centre de l'Eglise catholique, et c'est à cause de Rome et pour rester en communion plus étroite avec ce centre que nous avons une langue commune officielle ; il est juste qu'elle nous serve de modèle, en l'absence d'un autre type plus sûrement conforme à la prononciation des romains d'autrefois.

“ Nous reconnaissons cependant qu'à cette unité universelle de prononciation, il y a des obstacles très grands, sinon tout à fait insurmontables. Il est bien difficile d'entreprendre avec quelque chance de succès une réaction contre l'habitude générale, surtout quand tout intérêt personnel reste étranger à un mouvement de ce genre. Il ne nous appartient pas d'indiquer les moyens qui sembleraient les plus efficaces pour atteindre un pareil but, ni sur l'appui que pourraient donner à cette fin le grand nombre de prêtres qui ont vécu à Rome et occupent des chaires dans nos universités et nos collèges. ”

On ne peut mieux dire, et nous sommes parfaitement de cet avis. Ce qui est désirable en soi, présente quelquefois des difficultés presque insurmontables. Ceux qui ne doutent jamais, sont les seuls à ne point le soupçonner.

Pour notre part, nous estimons que la prononciation du latin, sans observer scrupuleusement les règles de la quantité, est chose infiniment plus *horrible* que la prononciation du latin à la française, et beaucoup trop commune. Par conséquent, en attendant que l'unité de prononciation du latin devienne un fait accompli, — ce qui n'est pas près d'arriver, — appliquons-nous à mettre en pratique les règles de la prosodie.

En toutes choses, il faut commencer par le commencement.

L'administration espagnole à Cuba

Sans doute, elle n'était pas sans défauts. Mais il est certain que la presse intéressée les a beaucoup exagérés. Les détails suivants le prouvent.

En 1896, les Cubains ne formaient pas moins de 80 pour 100 des employés de l'administration.

A l'Université de la Havane, le recteur, le vice-recteur et les doyens des cinq facultés sont des Cubains; et Cubains aussi sont 60 professeurs sur 80.

De plus, Cuba est, comme toute autre province de l'Espagne, représentée aux Cortès; elle y envoie 13 sénateurs et 30 députés. En un mot, elle est aussi bien traitée que n'importe quelle province de la péninsule.

Avant l'injuste déclaration de guerre des Etats-Unis, elle avait même obtenu son autonomie.

Il serait peut-être possible de trouver au Canada un petit peuple plus à plaindre que les Cubains.

À Ste-Marie in Monticelli

Les journaux parlent d'un fait prodigieux qui viendrait de se produire à Rome dans l'église Ste-Marie-in-Monticelli. Il s'agit d'un mouvement d'yeux observé sur une antique image connue sous le vocable de "Jésus de Nazareth," et qui s'est déjà produit en 1854.

Du récit de la *Voce della Verità*, il résulte que le soir du 15 avril dernier, après qu'on eut terminé dans la dite église de Sainte-Marie-in-Monticelli, le pieux exercice du Chemin de la Croix, une dame et ses deux filles, celles-ci âgées d'environ 14 ans, se rendirent à la sacristie pour déclarer au Père de la Congrégation des Doctrinaires, qui venait de diriger le Chemin de la Croix, que l'image de *Gesù Nazareno* avait ouvert les yeux.

On ne voulait pas d'abord y prêter foi; mais, comme elles insistaient par les déclarations les plus catégoriques, on décida de se rendre à l'autel où l'image était vénérée. Les personnes qui se trouvaient encore dans l'église étaient au nombre de plus d'une vingtaine, et toutes purent observer d'abord que les yeux de la sainte image étaient baissés, presque fermés, comme la peinture

les représente. Mais tout à coup les yeux commencèrent à se mouvoir, les paupières se levèrent et l'on vit apparaître le blanc des yeux et les pupilles, pendant que le visage se transformait et devenait brillant. Tous les témoins du fait se jetèrent à genoux en s'écriant : " Mon Jésus, miséricorde ! "

Le lendemain et les jours suivants, à mesure que se répandait la nouvelle du prodige et qu'il se renouvelait devant de nombreux témoins de toutes conditions, l'affluence alla croissant et devint si considérable qu'il fallut requérir la police pour prêter main forte aux desservants de l'église, et régler l'ordre des entrées et des sorties. Ce fut au point que, le matin du 26 avril, dès cinq heures, la foule accourue sur la place de Sainte-Marie-in-Monticelli, attendant l'ouverture de l'église, força la grille et faillit donner lieu à une panique générale. Alors, pour obvier à tout inconvénient, l'autorité ecclésiastique ordonna que l'image de *Gesù Nazareno* fût retirée de l'église et déposée dans une chapelle privée, pendant qu'on recueillerait les témoignages sur le prodige constaté par tant de témoins. Ceux-ci, au nombre de plus de six cents, avaient commencé de s'inscrire sur un registre ouvert la veille dans la sacristie de Sainte-Marie-in-Monticelli. Beaucoup d'autres témoins ont continué depuis de s'y inscrire et tous affirment nettement le fait prodigieux qu'ils ont vu à plusieurs reprises. Ce qui n'est pas moins merveilleux et donne peut-être au prodige son meilleur caractère d'authenticité, c'est qu'il a produit des fruits abondants de salut. Des juifs même, des incrédules, témoins du fait, sont tombés à genoux en s'écriant : " C'est vrai ! c'est vrai ! " On cite plusieurs conversions éclatantes, et l'on compte par milliers les personnes qui se sont approchées des sacrements dans l'église de Sainte Marie-in-Monticelli. Bref, ça été plus fécond que si l'on avait donné une mission, et l'impression générale est qu'il a plu à la toute-puissance de Dieu de donner un avertissement de graves événements, en même temps qu'une invite pour qu'on vienne à résipiscence.

Un couvent aristocratique

Dans le duché de Bade, au fond de la Forêt-Noire, se trouve un couvent de religieux qui passe pour être le plus aristocratique

de tous les monastères. Tous les moines, en effet, qui vivent là, loin des bruits du monde, appartiennent à la noblesse, et certains d'entre eux portent des noms célèbres dans les annales de l'empire allemand. Ainsi les deux Pères cuisiniers du monastère ne sont autres que le prince Edouard de Schœnbourg-Hartenstein et le prince Philippe de Hohenlohe, qui occupèrent l'un et l'autre, il y a quelques années, une situation des plus enviées à la cour de Berlin. Le portier appartient à la meilleure noblesse du grand-duché de Bade : c'est le baron von Draï, et parmi ceux qui sont chargés des plus humbles travaux, on cite le baron von Salis, le comte de Memptirine et le baron von Oer, anciens officiers de l'armée saxonne.

Bibliographie.

La maison de l'Ange Gardien de Boston, fondée, comme nos lecteurs le savent, pour le bénéfice des Orphelins et des Enfants pauvres et abandonnés, vient de nous adresser son nouveau "Mois du Sacré Cœur." Ce nouvel ouvrage fait honneur à cet établissement, tant sous le rapport matériel, que spirituel. C'est un joli livre illustré, de près de 150 pages, dans lequel on peut trouver, pour chacun des jours du mois de Juin, les magnifiques exercices, qui sont propres à augmenter la dévotion au Divin Cœur de Jésus, tous suivis d'un exemple démontrant les avantages que peuvent en retirer ceux qui s'adressent à ce Cœur sacré. — On y trouve aussi, une très belle Neuvaine au Cœur adorable de Jésus dans l'Eucharistie, ainsi que plusieurs autres exercices et prières propres à cette dévotion. Nous y remarquons surtout, à la fin de cet ouvrage, le beau Chapelet ou la Couronne du Très Saint Sacrement, *le si bel acte d'adoration* à Jésus Hostie sur nos autels. Malgré que cette publication soit beaucoup plus complète que les dernières du même genre, publiées par cette Institution de Charité, et si appréciées par nos lecteurs, les bons Frères de la Charité, n'ont pas voulu en augmenter le prix (10 centins par la poste).

Sachant le bien qui peut être fait en aidant cette Maison si hospitalière aux pauvres enfants abandonnés, nous nous faisons un devoir de recommander à nos lecteurs ce nouveau livre, qui

leur sera adressé par la poste, sur réception de (10 cts.) dix centins par le

Revd. FRERE JUDE, *Supérieur*,

No. 85 rue Vernon,

Boston, Mass.

JACQUES BALMÈS

(1810-1848)

(*Suite*)

Balmès a dit de sa philosophie : " Ceci n'est que la philosophie de saint Thomas appropriée aux besoins du XIXe siècle." Balmès suit, il est vrai, la méthode du Docteur angélique : il expose la question, présente ensuite les opinions contraires, et enfin développe ses propres opinions. Mais cette méthode, un peu surannée, il la rajeunit en déguisant habilement le syllogisme aride et sec. En même temps, il donne à saint Thomas un tour si nouveau et si attrayant qu'on ne sait quoi admirer le plus, de la profondeur et du génie du maître, ou de la clarté et de la science du disciple.

Balmès n'est peut-être pas aussi grand que nos deux incomparables philosophes français, de Bonald et de Maistre, pour lesquels il avait d'ailleurs une admiration sans limites ; mais il possède encore plus qu'eux le sentiment chrétien, un sens religieux inaltérable et profond. C'est que ceux-ci, en même temps qu'ils apprenaient leur catéchisme, avaient sous les yeux le spectacle de l'incrédulité voltairienne, tandis que, dans ses montagnes catalanes, le petit élève du Séminaire de Vich se trouvait dans un milieu exceptionnellement moral et religieux.

Balmès faillit n'être pas de son temps, parce qu'il faillit ne pas connaître son époque. Pourtant, un jour, il jeta un regard curieux sur son siècle : il voulut le connaître, et son âme forte, nourrie des saines doctrines de saint Thomas, put parcourir ce dédale d'erreurs, sans se sentir un seul moment ébranlé dans sa foi robuste.

Au moment où Balmès allait écrire, il y avait en Espagne, malgré les agitations intérieures, un vaste mouvement intellectuel. Les esprits, avides de croyances, mais déroutés par les doctrines encyclopédiques, cherchaient avec une ardeur sans égale la vérité dans les systèmes philosophiques. Mais la phi-

losophie s'était jetée dans de telles abstractions, elle avait émis des théories si compliquées et si subtiles, embrassé des systèmes si nuageux, que le trouble des intelligences ne faisait que s'accroître, et les meilleurs esprits se dégoûtaient à tout jamais de cette belle science encore plus indispensable aux peuples qu'aux individus.

Balmès a compris le mal et indiqué le remède. Il veut guider ses contemporains dans la recherche de cette vérité tant désirée. Autrefois, l'Inquisition, ce tribunal si injustement décrié, était là pour mettre un frein au délire et aux divagations de la raison humaine. Mais à chaque époque ses mœurs. Au XIX siècle, la force publique ne suffit plus à contenir le mal. Il faut combattre le mal par l'abondance du bien. Il faut lutter contre l'erreur, non par la force brutale, mais par la diffusion de la vérité.

Tel fut le but de Balmès : rendre la philosophie populaire, accessible aux intelligences les moins exercées, en la dépouillant du formidable appareil scolastique qui, en la faisant paraître inabordable, la faisait croire inintelligible ; rendre la philosophie aimable et féconde, en l'imprégnant de foi profonde plus que de science orgueilleuse, en la vivifiant par la miséricorde et par l'amour.

El Criterio ou *l'Art d'arriver au vrai*, logique à l'usage des gens du monde, fut le premier livre qui sortit de cette idée admirable. Vinrent ensuite les *Lettres à un sceptique*. Vaste connaissance de la théologie, observations délicates sur le cœur et sur l'esprit, richesse abondante du style, tout se trouve dans ces discussions philosophiques où Balmès jette ses idées, comme en se jouant, sur les sujets les plus divers et les plus relevés.

La *Philosophie fondamentale*, ouvrage en quatre volumes, parut durant la période la plus agitée de la vie de Balmès. Quand le publiciste était trop fatigué des luttes irritantes de la politique, il se reposait dans les calmes contemplations de la métaphysique. Ce puissant esprit éprouvait dans ces méditations silencieuses une sorte d'ivresse. Heureusement, un scrupule naquit dans cette âme délicate. Balmès n'écrivait pas le résultat de tant d'heures de réflexion : il se contentait de jouir doucement du trésor silencieux accumulé au fond de son intelligence par vingt années d'études. Il se reprocha de faire œuvre égoïste, et résolut de faire profiter la société de ses conceptions

métaphysiques. Il s'y décida d'autant mieux qu'une nébuleuse philosophie allemande menaçait en ce moment d'envahir l'Espagne. Il consigna donc la forme définitive de ses méditations et, pensant se rendre utile à ses compatriotes, il publia, en 1846, son admirable traité de la *Philosophie fondamentale*.

Mais, afin de mettre son ouvrage à la portée des étudiants, il le réduisit à des proportions plus simples et, sous le nom de *Cours élémentaire de philosophie*, composa un résumé clair, méthodique et complet de la science philosophique.

Si l'étude de la philosophie était, à notre époque, autre chose qu'une simple formalité requise pour obtenir le parchemin qui ouvre les carrières libérales, Balmès eût fondé une puissante école qui nous eût évité tant de sottes erreurs contemporaines.

Ce qui, en effet, frappe le plus dans le philosophe espagnol, c'est un inaltérable bon sens, chose aujourd'hui si rare chez nos prétendus grands penseurs. Ce n'est pas que Balmès manque de harliesse. Appuyé sur les solides croyances catholiques, il s'élançait hardiment jusqu'aux plus hautes régions de la métaphysique, jusqu'aux dernières limites posées par la foi ; mais il sait toujours s'arrêter à temps.

D'ailleurs, humble comme le sont tous les vrais génies, Balmès acceptait avec empressement tout avertissement donné de bonne foi. Il en ressentait bien quelquefois, comme il l'avouait lui-même, une émotion chagrine, mais la réflexion venait bientôt et il suivait la voie indiquée.

Il avait un vrai culte pour l'orthodoxie. Des amis étaient chargés de l'avertir sans ménagement du moindre écart de sa plume : " Malheur à moi, disait-il, si j'oubliais un seul instant les devoirs auxquels je suis astreint en ma qualité d'écrivain ! A la vérité, si je venais à faillir, si je commettais un seul attentat contre la règle de ma foi, le sentiment seul de ma faute ôterait toute vigueur à mon intelligence. " Et un autre jour, il ajoutait :

" Un journal me prédit le sort de La Mennais. Plutôt que de tomber dans un tel malheur, j'espère que Dieu m'enverra une mort précoce. "

Un autre ennemi de Balmès avait dénoncé à Rome la *Philosophie fondamentale*, comme entachée d'erreur : " Je ne crois pas, disait le docteur, qu'il s'y trouve une seule erreur dogmatique. Cependant, quelle que soit ma conviction à cet égard, je ne prendrai point la plume pour me défendre. Si une seule proposition

est condamnée, je retirerai l'édition entière et la ferai jeter au feu. J'annoncerai en même temps, par la voie des journaux, mon obéissance à la décision de l'Eglise." Au lieu de censures, Rome envoya au contraire de vifs éloges.

A cette sûreté de doctrine, Balmès joint un autre avantage, inappréciable chez un philosophe surtout, la précision. Cette qualité, que nous aimons d'autant plus que nous avons souffert sur les bancs des nébuleuses élucubrations allemandes, Balmès la possède à un haut degré. Il le doit sans doute à la méthode scolastique, mais surtout aux mathématiques, dont l'étude fut pour le docteur de Vich un agréable passe-temps et l'enseignement un gagne-pain. Il parle avec une telle lucidité d'expression, une telle clarté d'exposition que l'on croirait entendre un professeur démontrer un problème de géométrie. Lui-même disait un jour : " Je déteste tellement le vague, le conditionnel, que je finirai par écrire une grammaire qui n'aura pas de subjonctif. "

A voir cette rigueur mathématique, il semblerait qu'il ne dût y avoir de place chez Balmès pour l'imagination ni pour le sentiment. Il n'en est rien. La plume de Balmès revêt des plus belles images les idées les plus abstraites et sait faire vibrer les fibres les plus sensibles du cœur humain.

C'est qu'il ne faut pas oublier que Balmès était poète. Chose curieuse, il arriva au seuil de la renommée, persuadé que la poésie était sa vocation véritable. Balmès fût-il devenu un poète de premier ordre ? Nous ne le pensons pas. Il sentait la poésie des choses mieux qu'il ne l'exprimait, et d'ailleurs il nous semble presque impossible qu'un aussi rigoureux esprit philosophique puisse posséder ce quelque chose de rare et d'indéfinissable, ce *mens divinius* qui constitue le vrai poète.

Mais le chef-d'œuvre, l'ouvrage qui rendra à jamais célèbre le nom de Balmès, est *Le Protestantisme comparé au Catholicisme*, cette œuvre qu'admirait tant Guizot et qu'Auguste Nicolas qualifiait de superbe monument.

L'idée primitive de ce livre s'était présentée à l'esprit de Balmès sous des proportions très restreintes, mais à peine l'auteur avait-il abordé son travail, que le sujet se déploya devant ses yeux dans une étendue magnifique. Il lui parut dès lors impossible de se borner aux limites qu'il avait d'abord entrevues.

Désormais, dit Balmès, cet ouvrage devint mon rêve, mon illu-

sion, mon espérance en ce monde. Je ne dormais, n'enseignais, ne me promenais qu'accompagné de cette pensée."

Une erreur de Guizot, accréditée dans presque toute l'Europe s'introduisait peu à peu parmi les classes élevées de l'Espagne. "L'Eglise catholique, enseignait le célèbre protestant, a, durant le moyen-âge, puissamment contribué au progrès de la civilisation. Mais, au XVI^e siècle, époque de la Réforme, la tutelle de l'Eglise était devenue superflue, l'esprit humain était majeur, il était en droit de s'émanciper."

Balmès répondit par cette double assertion que résume son livre sur le *protestantisme* :

1° L'Eglise catholique, une et forte, a sauvé et fait progresser la civilisation au moyen-âge ; le protestantisme, vague et incohérent, eût fatalement succombé dans cette tâche.

2° L'édifice de la civilisation était près d'être terminé, quand au XVI^e siècle, le protestantisme vint arrêter ou du moins contrarier le travail de l'Eglise. Et, si depuis cette époque, l'édifice a reçu, malgré tout, un nouveau degré de perfection, il le doit encore à l'efficacité des institutions catholiques seules.

A notre grand regret, nous ne pouvons rien citer de ce livre admirable, notre cadre ne nous le permet pas. Mais l'ouvrage, se trouvant entre toutes les mains, nous recommandons à nos lecteurs de lire en particulier les chapitres sur la *Doctrine politique du catholicisme*, sur la *Résistance au pouvoir civil*.

Nous indiquons ces deux questions non seulement parce qu'elles sont de plus en plus actuelles, mais aussi parce que les théories de Balmès ont été fort critiquées par certains esprits qui trouvaient que l'auteur faisait la part trop belle à la liberté populaire.

Enfin, il ne faut pas oublier que si Balmès fut le de Maistre de l'Espagne, il en fut aussi le Veillot. Nous avons déjà vu sa carrière de polémiste, il nous reste à dire un mot de ses nombreux *Ecrits politiques*.

" Si le libéralisme, écrit le curé de Vich, n'a pas fait en Espagne les mêmes progrès qu'en d'autres pays, nous le devons à l'influence des *Ecrits* de Balmès. C'est encore l'illustre docteur qui nous a donné cette pléiade de jeunes catholiques qui défendent dans notre patrie les sains principes de la politique et de la religion. "

Ce n'est pas seulement aux Espagnols que les *Ecrits* de

Balmès sont utiles, ils sont aussi pour nous une mine inépuisable et sûre. Toutes les questions actuelles y sont traitées avec une largeur de vue incomparable.

Balmès est monarchiste par raisonnement, mais, par sentiment, il est démocrate : " La monarchie, disait-il souvent, est dans ma tête, la démocratie est dans mon cœur." Il aime l'aristocratie, mais il lui fait entendre de rudes leçons.

En lisant les *Ecrits*, on sent que l'avènement de la démocratie a été constamment dans les désirs de Balmès ; mais, par démocratie, Balmès entend les saines libertés populaires garanties par un gouvernement fort. Les peuples seront d'autant plus dignes de ces libertés qu'ils seront religieux.

Balmès parle sévèrement de la bourgeoisie de 1830, de ce parti *modéré* espagnol qui fit échouer la belle campagne du *Pensamiento de la Nacion* : " Nos classes aisées ne sont qu'un ensemble de familles sorties hier de l'obscurité et de la pauvreté et qui marchent rapidement vers l'abîme duquel elles ont été tirées. Chez elles, rien de fixe, rien de stable ; elles vivent au jour le jour, se pressant d'accumuler pour jouir à l'instant de ce qui a été amassé aujourd'hui même."

Balmès était patriote ardent ; il y a telles pages de ses *Ecrits* qui ont l'air d'hymnes écrits à la glorification de sa patrie. Ce n'est pas que Balmès se fasse illusion sur les forces actuelles de son pays ; il comprend que l'Espagne a perdu son rang en Europe et qu'elle ne peut songer pour le moment à exercer son ancienne influence sur les destinées du monde. Mais, malgré les infortunes présentes, l'illustre Espagnol croit encore à de glorieux jours pour sa patrie. Il a confiance dans ce peuple si fier, dans ce peuple dont il aime à chanter les joies et les tristesses, les sombres revers et les sanglantes victoires.

Balmès a souvent parlé de la France, mais il le faisait toujours avec quelque amertume ; il ne pouvait oublier que Voltaire et Napoléon avaient causé les malheurs de l'Espagne et que Louis-Philippe avait rendu ces malheurs irréparables. Les mœurs, les idées, les lois, tout chez nous inspire à Balmès les plus sinistres prédictions.

Pour compléter l'énumération des œuvres de Balmès il faut encore citer un *Mémoire sur le célibat ecclésiastique*, publié dans un journal de Madrid ; la *Religion mise à la portée des enfants*, sorte de catéchisme très répandu en Espagne ; un *Por-*

trait de Mariana, écrit en français et traduit ensuite en espagnol par l'auteur ; un fragment sur la *République française*.

Que penser d'un écrivain si fécond ? Balmès n'écrivait pas pour plaire, pour charmer des oisifs. La forme était donc un peu négligée. Grâce à une facilité surprenante, Balmès écrivait très vite. Le style était clair, abondant, noble, mais trop souvent peu concis. La division de l'ouvrage est aussi quelquefois peu méthodique. Mais peu à peu, les relations de l'auteur avec les écrivains français firent disparaître ces défauts. Balmès apprit à mettre plus d'ordre dans son discours et nous emprunta la coutume des chapitres brefs et des sommaires détaillés, si nécessaires dans des sujets si sérieux, tels que la métaphysique et l'histoire.

(A suivre)

SAINT-ANTOINE DE PADOUE

Voici bientôt une date aimée, le 13 juin, fête de Saint-Antoine de Padoue, l'inépuisable distributeur de grâces et de faveurs de toutes sortes.

Les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie ont en mains un certain nombre d'exemplaires du très bel ouvrage fait par le Père Frédéric, Commissaire de Terre Sainte et intitulé :

SAINT-ANTOINE DE PADOUE.

Sa vie

Les treize mardis

et autres dévotions en son honneur.

Elles offrent en vente cet ouvrage, un joli volume de 250 pages, à prix très-réduit, 20 cts l'exemplaire, \$2.00 la douzaine.

S'adresser aux *Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, 180 Grande Allée.*

Memento hebdomadaire

QUÉBEC.—Les Quarante-Heures auront lieu à Shenley, le 6 ; à Broughton, le 7 ; à St-Damase, le 8 ; à St-Denis, le 10.